

MÉMOIRE COLLECTIVE DU NAZISME ET ENGAGEMENT ÉCOLOGISTE EN EX-RFA

Pierre Jacquot

érés | *Nouvelle revue de psychosociologie*

2008/1 - n° 5
pages 169 à 181

ISSN 1951-9532

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-nouvelle-revue-de-psychosociologie-2008-1-page-169.htm>

Pour citer cet article :

Jacquot Pierre , « Mémoire collective du nazisme et engagement écologiste en ex-rfa » ,
Nouvelle revue de psychosociologie, 2008/1 n° 5, p. 169-181. DOI : 10.3917/nrp.005.0169

Distribution électronique Cairn.info pour érés.

© érés. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Mémoire collective du nazisme et engagement écologiste en ex-RFA

.....

Pierre JACQUIOT

On connaît l'ampleur rencontrée dès les années 1980 par le mouvement écologiste en Allemagne de l'Ouest. Selon Pierre-Yves Gaudard, un anthropologue, nombre d'Allemands auraient éprouvé le besoin de soutenir la cause écologiste afin de se déculpabiliser d'être les enfants de ceux qui avaient vécu sous le régime nazi sans s'y opposer. Cette interprétation ne court-elle pas le risque de verser dans une psychologie collective, même si Gaudard s'en défend ? Par ailleurs, l'idée de savoir ses parents plus ou moins complaisants par rapport au régime hitlérien peut-elle provoquer une culpabilisation à ce point aigüe qu'un individu né après-guerre éprouve un irréprouvable besoin de s'en laver ? Après tout, la mémoire du III^e Reich tient pour un tel individu non pas du souvenir d'un vécu personnel, mais d'une connaissance historique, institutionnalisée et transmise par l'école, les médias, etc. ; il n'a pas

vécu dans sa chair cette époque et ne peut donc l'avoir autant investie affectivement que les événements propres à sa vie. Quand bien même cet individu serait affecté par ce passé, cela ne reflèterait-il pas en vérité un affect beaucoup plus personnel et inconscient, lié cette fois à son seul vécu ? Afin d'évaluer avec plus d'exactitude le poids réel de la mémoire du III^e Reich dans le complexe affectif de cet individu, il faudrait d'abord connaître plus en détail son histoire personnelle.

La possibilité nous en était donnée par notre étude sur les mouvements écologistes allemands et français au milieu des années 1990, époque correspondant à celle étudiée par Gaudard. Nous avons ainsi produit, auprès de trente-cinq militants allemands et trente-sept français, des entretiens semi-directifs, de trois heures en moyenne, largement consacrés à leurs biographies. Chez au moins sept militants, nous avons effectivement croisé

.....

Pierre Jacquot, sociologue, Laboratoire du changement social – Paris 7, PierreJacquot@aol.com.

des allusions au passé national pour justifier leur engagement écologiste ou, plus largement, politique. Au regard de la théorie de Gaudard, les propos des militants allemands refléteraient une réaction à l'éducation autoritaire de leurs pères, elle-même conséquente aux épreuves psychologiques que ces pères ont vécues comme soldats du III^e Reich. Pourtant, cette interprétation ne semble pouvoir s'appliquer au mieux qu'à deux militants. Une étude plus approfondie permet de montrer que les propos des militants sont en réalité sous-tendus par des problématiques personnelles et indépendantes du passé national.

L'ENGAGEMENT ÉCOLOGISTE : EN RÉACTION À UNE ÉDUCATION PAR DES PÈRES ANCIENS SOLDATS DU III^e REICH ?

Dans un livre qui fit date, le couple de psychanalystes Mitscherlich soutenait que la ferveur au travail manifestée après-guerre par les Allemands de l'Ouest ne découlait pas seulement d'une volonté de reconstruire leur pays, mais aussi du désir inconscient de se protéger d'un sentiment de déchéance suscité par la chute de cette Allemagne du III^e Reich en laquelle ils avaient nourri tant d'espairs. Non seulement ils s'oubliaient dans le labeur, mais celui-ci leur faisait reprendre confiance en leurs capacités. Mais cela aurait eu à terme, de l'avis même de Norbert Elias, des effets délétères sur le climat social en RFA, car ce refoulement signifiait également l'absence de débat sur cette époque. Les enfants nés après-guerre ne découvrirent l'ampleur des crimes nazis que très tardivement, à l'Université pendant les années 1960. Certains interprétèrent le silence de leurs parents comme l'aveu de compromissions avec le régime hitlérien. Ce silence n'aurait pas simplement

aggravé le fossé intergénérationnel – existant en bien d'autres pays occidentaux – mais aurait aussi contribué chez ces jeunes à la formation d'un sentiment de culpabilité par rapport aux millions de victimes du nazisme. En effet, s'ils dénonçaient désormais l'attitude d'alors de leurs parents, ils s'étaient néanmoins identifiés à eux pendant l'enfance et leur restaient attachés ; ce qui leur donnait l'impression de leur être complices.

Afin de contrer cette identification, ils auraient tenté une stratégie psychologique consistant à se responsabiliser : nombre d'Ouest-Allemands seraient devenus militants écologistes pour prouver leur détermination à tirer les leçons de l'histoire : devant une menace pour l'humanité, en l'occurrence la dégradation de l'environnement, ils refusent d'être passifs comme l'ont été leurs parents face au régime nazi. Et Gaudard de citer un propos symptomatique de Petra Kelly, la plus célèbre porte-parole des Verts allemands : « Il ne peut nous être indifférent de savoir ce qu'il adviendra des générations suivantes et surtout pas de savoir si nos enfants seront exterminés dans un enfer atomique. [...] Nous ne voulons pas avoir à dire un jour à nos enfants : "Nous ne savions pas et nous ne voulions pas cela." Nous tirons les leçons du passé et nous savons que nous ne voulons pas cela ! »

Or, nous avons trouvé des propos semblables chez sept des militants allemands que nous avons interviewés. Par exemple Ulrike, une jeune militante de 23 ans de Greenpeace veut, par son engagement écologiste, que ses (futurs) enfants ne puissent lui reprocher d'avoir fait semblant de ne pas avoir eu connaissance des problèmes environnementaux.

« Je me suis toujours intéressée à tout ce qui était injuste ou bien..., ce

que je trouvais injuste, ça m'a toujours beaucoup énervée et mise en colère. C'était toujours pareil dans la famille, j'y étais toujours la pire car ça m'a toujours intéressée la Deuxième Guerre mondiale, toute l'histoire. Déjà enfant, lorsque j'étais à l'école primaire, et jusqu'à l'âge de 10 ans ou à peu près, j'ai tout lu sur le national-socialisme avec tous les livres pour jeunes, ça m'a tant intéressée, et j'en ai également parlé avec des tas de gens, dans la famille. Et je voulais toujours savoir comment c'était, etc. Je me suis toujours disputée (sourire), et ils disaient toujours "Nous ne savions pas, et nous n'avons rien fait", et des choses comme ça. Ça m'a toujours mise en colère, et je me suis toujours disputée avec certaines personnes qui... Je ne pouvais pas comprendre qu'on n'ait rien fait. Et j'ai toujours pensé, que si je voyais quelque chose qui n'est pas vrai ou qui est injuste, si je voyais certaines personnes être traitées injustement, alors je devais pousser à ce qu'on fasse quelque chose. Et avec l'environnement on ne peut pas laisser faire. Et je me suis dit que je ne voudrais pas que mes enfants me disent une fois : "Comment se fait-il que tu n'aies rien fait ?" Et je ne voudrais pas dire : "Je n'en étais pas consciente car je ne savais pas que chacun...". Je ne voudrais pas être là plus tard à dire : "Je n'ai rien fait." Je ne peux pas vivre avec une responsabilité pareille ! Et je dois faire quelque chose. »

Cette scène imaginaire entre un parent et ses enfants est redondante d'un militant à l'autre : la parole prêtée aux enfants étant à quelques variantes près : « *Pourquoi n'as-tu rien fait, alors que tu savais ? !* » ; et le militant de répondre qu'au contraire, il a agi. Ce caractère stéréotypé et répétitif, présent également

dans les médias, nous a d'abord laissé penser qu'il s'agissait plus d'un discours convenu que d'un réel trauma psychologique à l'égard du passé national.

Pourtant, un fait troublant empêchait de réfuter immédiatement la thèse de Gaudard : parmi les militants français, il y en a un qui produit un discours s'approchant de la scène des enfants-juges des militants allemands. Or, ce militant est aussi le seul à avoir eu un père volontairement engagé comme soldat dans le camp de l'Allemagne nazie, au sein de la Division Charlemagne. Dans la mesure où ce militant écologiste n'a jamais vécu en RFA, ses propos ne peuvent être l'effet du contexte allemand ; nous nous sommes donc demandé si son discours ne reflétait pas une réaction psychologique au sentiment de culpabilité d'être le fils d'un homme complice du régime nazi.

Précisons d'abord en quoi Fabien a une approche d'esprit similaire à celle des militants allemands prononçant la scène des enfants-juges. En premier lieu, pour justifier son engagement, il est le seul des écologistes français à faire appel à l'image d'enfants accusateurs : tout comme les militants allemands, il se montre confronté au regard de ses petits-enfants futurs lui signifiant sa culpabilité de ne pas avoir agi contre la dégradation de l'environnement.

« Est-ce qu'on a le droit de laisser ça à nos petits-enfants, quoi ! J'sais pas, moi j'ai envie de voir mes petits-enfants dans les yeux, quoi ! [...] On a quand même une responsabilité énorme, là ! »

Fabien est ensuite le seul à s'irriter du « *refus d'information* » de certains de ses concitoyens par rapport à leurs responsabilités de parents. Par conséquent, il partage avec les militants alle-

mands un sentiment de colère à l'égard de ceux qui refusent de regarder la vérité en face lorsqu'elle contrevient à leur confort de vie et de pensée. S'il ne met pas ici en scène des enfants, il parle toutefois au nom de ces enfants et, comme les militants allemands, questionne ces parents sur le mode direct et un ton plein de reproche.

« J crois que la plupart des gens s'en foutent. C'est : "Après moi, le déluge." Alors quand tu les coincés sur leurs enfants, et tout ça, ça leur fait un peu chier quand même quand tu leur dis : "Mais enfin, quoi ! vous avez des enfants !" Mais moi, j'ai des gens qui me disent : "Ah, mais moi, j'suis pour le nucléaire !" Et j'dis : "Ah mais d'accord, vous êtes pour le nucléaire. Bon. Moi aussi, à la limite, j'suis pour le nucléaire : c'est vrai qu'il y a des choses qui sont efficaces sur le nucléaire. Mais toutes les saloperies qui sont stockées là pendant des milliers d'années, vous trouvez ça normal de laisser ça aux enfants ?" (Les gens) : "Ah ben ouais, mais on peut pas, c'est la raçon du progrès". J'dis : "Mais oui, mais merde ! Enfin, quoi ! C'est de l'inconscience, quoi ! Où allez-vous ?" Et moi des fois j'suis un p'tit peu pessimiste quand tu vois les réactions des gens : les trois quarts s'en foutent complètement ! [...] Mais c'est même pas un manque d'information, c'est un refus d'information ! Je peux comprendre le manque d'information, hein, bon. Mais la plupart, tu les déranges, particulièrement dans leur p'tit train-train, et ils en ont rien à foutre ! »

Si l'on suit la thèse de P.-Y. Gaudard, on pourrait faire l'hypothèse que la ressemblance des propos de

Fabien avec ceux des militants allemands soit liée à un profond ressentiment à l'égard de son père à cause de son éducation tyrannique ; éducation elle-même induite par les expériences très éprouvantes qu'a connues son père à travers la guerre puis son exil dans l'Espagne franquiste après la guerre. Ce qui invite à cette hypothèse, c'est la floraison en RFA, au tournant des années 1970-1980, de romans et essais plus ou moins autobiographiques dans lesquels leurs auteurs racontent une enfance marquée par la tyrannie de leurs pères, anciens soldats du III^e Reich. Michael Schneider, un psychanalyste auquel se réfère P.-Y. Gaudard et qui a examiné de près toute cette littérature, aperçoit dans cette éducation autoritaire et apparemment dénuée d'amour la manifestation d'un mécanisme de défense psychologique contre une menace de dévalorisation de soi. C'est que ces pères se sentaient diminués physiquement et psychologiquement par non seulement d'éprouvantes années de soldat, mais aussi par l'humiliation de la défaite ; humiliation aggravée par la mise en accusation de l'Allemagne pour ses crimes contre l'humanité. Ces hommes souhaitaient donc restaurer l'image d'hommes forts que, propagande nazie aidant, ils s'étaient forgés d'eux-mêmes. Ils crurent que leur statut de père leur fournirait l'occasion de faire preuve de force de caractère et d'autorité. Sur la défensive par rapport à cette image idéalisée d'eux-mêmes, ils se montraient particulièrement rigides dans leurs relations avec leurs enfants : ils ne leur toléraient aucun écart de conduite et ne sacrifiaient à aucun épanchement affectif, car montrer de la tendresse aurait été interprété comme un signe de faiblesse.

Leurs enfants se mirent autant à les détester qu'à les craindre : ils jugeaient

excessifs leurs motifs de colère et de punition. Pourtant, ils ne se croyaient pas en droit de contester leur autorité. L'occasion va leur être en revanche donnée lorsqu'ils commenceront à fréquenter l'Université pour leurs études. En 1966, la CDU/CSU et le SPD ont en effet formé un gouvernement de coalition ; ensemble, ces deux éléphants politiques, traditionnellement opposés, rendent possible la majorité des deux tiers nécessaire à une modification de la Loi fondamentale autorisant l'introduction de lois d'urgence en cas de crise politique majeure. Une opposition extraparlamentaire, l'APO, se constitue dès l'été 1966 à partir de différents groupements considérant un tel projet comme la porte ouverte à une dictature en RFA. Le SDS, Fédération des étudiants socialistes, en est l'élément le plus dynamique ; il va sur cette base contestataire développer d'autres thèmes mobilisateurs tels que la dénonciation de la guerre au Vietnam ou l'exploitation des pays du tiers-monde par les puissances « impérialistes ». Plus généralement, c'est la critique de la société de consommation qui se fait jour à l'encontre d'une RFA devant en partie son miracle économique à des valeurs telles que le sens de l'effort et de la discipline, le sérieux, la propreté... Certains intellectuels et des slogans émanant de divers groupes de l'APO dénoncent le modèle sociopolitique autoritaire et paternaliste de la RFA ; on va même parfois jusqu'à identifier le fascisme à un produit du capitalisme...

Nombre de jeunes embrassant tout ou partie des idées de ces mouvements contestataires ne comprennent pas que, malgré leurs efforts pour les faire changer d'avis, leurs pères continuent d'adhérer à une politique portant atteinte à la démocratie et à la vie de nombreux peuples :

lois d'urgence, ressources minières des pays du tiers-monde vampirisées, guerre du Vietnam, soutien indirect de certaines dictatures... Que leurs pères s'avisent de défendre leur position en invoquant le devoir de respect de l'ordre moral et politique, ou la nécessité pour les puissances occidentales de lutter contre le bloc de l'Est, ces jeunes y perçoivent alors de la mauvaise foi, celle-là même dont ces hommes avaient usé pour leur imposer, au nom du respect du père, une éducation tyrannique. Certains de ces jeunes en vinrent à douter de la sincérité démocratique de leurs pères, voire parfois à les soupçonner d'une sympathie dissimulée, présente ou passée, pour le III^e Reich. Mais leurs soupçons se révélèrent le plus souvent infondés. En vérité, le passé allemand et l'actualité politique leur offraient un moyen de crier à la face de leurs pères un ressentiment trop longtemps contenu, consécutif à une éducation tyrannique, elle-même induite par la difficulté de leurs pères à digérer les expériences éprouvantes de la guerre et de la défaite.

Le cas de Fabien paraît confirmer cette théorie. En effet, son père et lui-même ont eu l'un envers l'autre la même attitude que celle, décrite par Schneider, entre les pères allemands et leurs enfants. Outre le fait que cet homme a souffert des épreuves soldatesques et de la honte connues par nombre de pères allemands, Fabien en dresse un portrait de père fort ressemblant : plus attaché à lui imposer des règles de conduite stricte qu'à lui témoigner de la tendresse ; un homme dont il dénonce également la foncière hypocrisie, prêt à se plier aux conventions catholiques tout en soutenant des idées racistes. Ce qui est d'autre part remarquable chez Fabien, c'est qu'il a également tenu, à l'époque de l'après-Mai 68, des

propos similaires à ceux des jeunes en RFA à l'encontre de leurs parents pro-capitalistes : ainsi s'irritait-il de voir son père s'acharner à dénigrer les ouvriers alors qu'il lui avait longuement rapporté leurs difficiles conditions d'existence. Pendant les différentes interviews que nous avons eues avec lui, Fabien s'énerve plus souvent encore d'avoir vu un père persistant dans ses opinions racistes malgré ses innombrables tentatives pour le faire changer de vision. L'immoralité de son père irrite évidemment Fabien, mais son insistance répétée sur ce sujet laisse penser que cela renvoie aussi à quelque chose de beaucoup plus personnel pour lui : sa souffrance à ne pas se sentir écouté – donc reconnu – par son père. Nous en avons en effet un indice particulièrement net dans l'extrait d'entretien ci-dessous, lorsqu'abordant une nouvelle fois le thème du racisme de son père – avec lequel sa mère faisait bloc –, Fabien en vient à parler sans transition – signe d'une association d'idées – de son sentiment d'être pour eux un étranger menaçant, d'une « race » différente d'eux : un être venu d'une autre « planète » ou un « crocodile au milieu d'une couvée de poussins », expressions maintes fois répétées. Ainsi derrière sa crispation par rapport au racisme ou à l'anti-ouvriérisme de ses parents, perçoit son désarroi de ne pas se sentir aimé de ses géniteurs, et même de s'en sentir coupable : son père se voulait tellement convaincu de la justesse de son éducation que le petit Fabien, faute d'autres repères éducatifs, en était venu à penser qu'il était effectivement fautif de ne pas se conformer aux attentes paternelles ; il était censé porter seul la responsabilité de leur mésentente. Ce n'est que vers l'âge de 18 ans qu'il commença, encouragé par les paroles d'une adulte psychiatre de formation, à se révolter contre ce conditionnement.

« Leur aspect raciste et tout ça, moi, m'est sorti, m'est sorti par les yeux, quoi, d'une part. D'autre part, c'est vrai qu'il y avait une hypocrisie que je ne supportais pas : leur... disons... leur assiduité catholique et religieuse me paraissait complètement en porte-à-faux par rapport à ce qu'à côté ils faisaient. Donc rapidement j'ai pris conscience de ça, j'y pense. J'y pense qu'y avait un manque affectif, un manque de... manque de compréhension, y avait un manque, euh, (soupir)... On n'était pas de la même planète. Moi, j'm'suis toujours senti le crocodile dans la couvée de poussins, quoi ! Vraiment à côté, quoi ! C'étaient pas des gens avec qui on dialoguait ; le dialogue n'existait pas : c'étaient que des rapports d'autorité et de respect par rapport aux parents. Mais, bon, j'veux bien, mais c'est p't-être pas ce que j'demandais, quoi ! J'aurais p't-être voulu autre chose, quoi ! Mais c'étaient pas des gens excessivement affectueux, quoi ! »

On comprend dès lors qu'il s'énerme tant contre les pro-nucléaire qui, malgré ses efforts pour les faire changer d'avis, continuent à penser préférable le nucléaire civil, quitte à sacrifier le bonheur de leurs enfants et à leur délaier la charge de trouver une solution aux déchets radioactifs. S'il présente les pro-nucléaire sous la figure de parents, c'est parce qu'ils renvoient dans son inconscient à la personne de son père buté dans ses opinions. Le rapprochement entre l'attitude de son père et celle de ces parents indignes est d'autant plus permis que Fabien emploie ici des tournures de phrase très ressemblantes, et même des mots identiques à ceux où, à un autre moment, il dénonce de nouveau l'indécrottable racisme de son père. Fabien procède à un déplacement de son affect

envers son père vers ces parents pro-nucléaire. Et ses petits-enfants – qu’il n’a pas encore –, victimes de l’irresponsabilité écologique de leurs parents, le représentent, lui, enfant souffrant du manque d’attention (= manque d’affection) de son père.

Fabien voudrait par conséquent se comporter à l’exact inverse de son père ; non pas, selon l’hypothèse de Gaudard, parce qu’il craindrait de ressembler à un nazi, mais parce qu’il ne veut pas reproduire l’attitude de son père autoritaire et irrespectueuse à son égard lorsqu’il était enfant. Il veut donc se voir à l’écoute des enfants et disposé à tout faire pour qu’ils ne souffrent pas par sa faute. Le cas de Fabien, qu’on ne peut soupçonner s’inspirer d’un discours préconstruit en RFA, paraît donc confirmer que la scène des enfants-juges reflète cette souffrance causée par une éducation rigide de la part de pères autrefois soldats du III^e Reich.

LA SCÈNE DES ENFANTS-JUGES, REFLET D’UNE CONFLICTUALITÉ À L’ÉGARD DE PARENTS ORDINAIRES

Pourtant, cette hypothèse inspirée de la théorie de Schneider se révèle d’un intérêt marginal car elle ne parvient à s’appliquer au mieux qu’à l’un des sept militants allemands justifiant leur engagement écologiste à l’aune de l’histoire de leur pays. Si effectivement nous repérons chez eux des correspondances entre la scène des enfants-juges – ou une allusion au passé allemand – et une animosité envers leurs parents, celle-ci n’est toutefois consécutive ni à l’histoire nationale ni à l’attitude de leurs pères. En effet, les pères de quatre militants ne furent pas soldats sous le III^e Reich : ils étaient alors soit trop âgés, soit de jeunes enfants – ce qui les lave d’emblée de tout soupçon de

faute par rapport à cette époque. Des trois pères soldats, seuls deux sont revenus aigris de la guerre ; par ailleurs, le plus tyrannique des deux ne put réellement imposer sa discipline hystérique, car son épouse s’interposa et divorça relativement vite de lui, épargnant ainsi à sa fille la souffrance psychique décrite par Schneider. Cet exemple montre au passage le caractère réducteur de la théorie de Schneider : elle ne prend pas en compte le rôle éventuellement modérateur des mères...

Plus généralement, il n’est pas nécessaire d’avoir des parents autoritaires pour développer envers eux du ressentiment : cela dépend aussi, et même d’abord, de la façon dont l’enfant désire percevoir ses parents en fonction de ses *intérêts psychologiques*. Par exemple, l’animosité que nous décelons chez Ulrike envers son père est plus imputable à elle qu’à lui, celui-ci ne paraissant pas s’être montré plus sévère que la normale ; il n’était par ailleurs qu’un jeune enfant au moment de la guerre. Il paraît donc pertinent de réexaminer la scène des enfants-juges à la lumière d’autres éléments biographiques. Si nous reprenons les cas d’Ulrike et de Fabien, on s’aperçoit qu’au cours de leur enfance, ils se sont rendus précisément coupables du reproche qu’ils font aux autres.

Fabien : le rejet de l’école

Ainsi, à l’instant où il s’insurge contre les pro-nucléaire, Fabien oublie que lui-même a eu pareille attitude : pendant sa scolarité, il rejeta certains enseignements scolaires au prétexte qu’il les jugeait inutiles et arbitraires, notamment les mathématiques et la grammaire. En reprochant à autrui un comportement qu’il a lui-même eu tout au long de sa

jeunesse, Fabien procède à une projection au sens psychanalytique, c'est-à-dire une « opération par laquelle le sujet expulse de soi et localise dans l'autre, personne ou chose, des qualités, des sentiments, des désirs, [...] qu'il méconnaît ou refuse en lui ». En l'occurrence, ce processus de projection permet à Fabien d'éviter de prendre conscience d'un désir immoral à ses yeux, celui de s'opposer apparemment de façon gratuite à ses parents. Cette opposition apparaît de manière flagrante dans l'extrait suivant où il dit avoir simulé de ne pas savoir lire, alors même que sa mère se donnait de la peine à lui apprendre la lecture.

« Ma mère a essayé de m'apprendre à lire et me faisait : "b et a, ça fait ba. Qu'est-ce que ça fait b et a ?" J'voulais pas le lire !

– *Tu ne savais pas lire ?*

– Je voulais pas le dire ! Je savais très bien le dire, mais je ne voulais pas le dire ! Donc ma mère me disait "À un moment donné, j'ai carrément cru que t'étais idiot ! Et ton père t'a foutu une roustie et tout d'un coup t'as su... t'as su dire que b et a, ça faisait ba". Bon, voilà, j'pense que j'étais au départ assez réfractaire à l'enseignement. »

Ulrike : l'oubli scolaire comme pouvoir de résistance

Nous retrouvons un comportement similaire chez Ulrike, mais cette fois de façon inconsciente. Cette militante rapporte que l'un de ses souvenirs les plus marquants est celui d'avoir dû, jeune enfant, emménager dans un nouveau quartier ; elle dit avoir alors perdu ses facultés de lecture et d'écriture. Elle veut suggérer par là que, très affectée par la séparation d'avec ses amis de quartier et

d'école, elle avait tenté d'atténuer sa souffrance en oubliant ce à quoi ils étaient associés dans son esprit : sa première école, par conséquent toutes les connaissances qu'elle y avait acquises.

Quels sont les événements les plus importants de ta vie ?

– Importants ? Tout ce qui me passe par la tête, euh... Bon, aussi loin que je me souviens, c'est lorsque nous avons déménagé dans un autre quartier. Ça a été à cette époque très mauvais pour moi parce que j'y avais tellement d'amis, et que je devais changer d'école, et donc tout un nouveau cercle d'amitié, et on ne s'est plus vu ; ça a été très mauvais pour moi à l'époque. À l'école j'avais beaucoup de problèmes parce que tout était autrement, et j'ai tout oublié, je ne pouvais plus écrire ni lire, j'ai tout oublié. C'est revenu avec le temps. »

Toutefois, on peut se demander pourquoi ce refoulement a uniquement concerné ce savoir et non pas directement ses amis : pour réduire sa peine, il aurait été plus efficace qu'elle oublie leur existence. On peut en fait mettre en doute la véracité de cet oubli de la lecture car cela entre en contradiction avec le propos que nous rapportons plus haut, celui où elle se vantait d'avoir lu, de l'école primaire jusqu'à l'âge de 10 ans, tous les livres d'enfant traitant du national-socialisme. Il semble qu'en réalité elle savait fort bien lire, mais réservait cette aptitude à ses livres personnels sur le nazisme, une fois rentrée de l'école. Ainsi manifestait-elle ostensiblement à ses parents son refus de travailler dans la nouvelle école à laquelle elle était désormais contrainte d'aller, suite à leur décision de déménager. Ce n'est donc pas le savoir de la lecture et de l'écriture qu'elle

a refoulé, mais l'idée culpabilisante d'avoir simulé de ne plus savoir lire et écrire. Parce qu'elle n'a plus conscience aujourd'hui d'avoir fait semblant, elle croit réellement avoir perdu à l'époque ses capacités de lire et d'écrire.

Le rôle projectif de la scène des enfants-juges par rapport à une tension à l'égard de ses parents se trouve confirmé par une anecdote relative à son père qui se révèle être l'exacte symétrique de la scène des enfants-juges : ici, c'est le parent (le père d'Ulrike) qui questionne son enfant (Ulrike) pour lui reprocher... d'agir pour l'environnement ! Le père d'Ulrike apparaît donc comme précisément le parent que les enfants-juges soupçonnent de n'avoir rien fait contre la dégradation de l'environnement. Se trouve également confirmée, mais cette fois de façon consciente, la tactique consistant chez Ulrike à refuser de travailler afin de marquer son opposition à quelqu'un : tout comme, enfant, elle avait secrètement refusé de travailler à l'école parce qu'elle était en désaccord avec la décision de ses parents de déménager et donc de l'éloigner de ses attaches (ses amis, son école, son quartier), Ulrike dit avoir récemment affirmé à son père qu'elle refuserait de travailler pour un chef d'entreprise avec lequel elle serait en désaccord du point de vue de ses valeurs. Alors qu'enfant elle n'avait pas de raison valable pour justifier son comportement rebelle à l'égard de ses parents, Ulrike en trouve désormais une en la défense de l'environnement. Au regard de cette

grande cause, les arguments de son père au sujet de son avenir professionnel sont discrédités et perdent de leur pouvoir culpabilisant : il apparaît non plus comme un bon père soucieux de l'avenir de sa fille, mais comme un vil égoïste prêt à sacrifier l'environnement des générations futures ¹.

« Mon père ne trouvait pas ça aussi bien, il n'était pas contre en principe, mais il ne trouvait pas si bien les actions que nous faisons. Que d'autres y participent, mais pas nous ! Car il disait toujours : "Est-ce que ça vaut la peine qu'on ait des ennuis avec la police ?" Et il disait toujours : "Tu ne pourras, toi, plus tard faire tel ou tel métier parce que tu auras déjà des peines, des antécédents. Les employeurs n'aiment pas ça, et ils ne te prendront pas, tu n'auras pas de travail. Parce que comme tu fais, tu t'en voudras plus tard de l'avoir fait, quand tu seras grande." Et je disais que cela m'était égal si quelqu'un était contre, et puis je ne veux pas travailler avec une telle personne, car ce sont pour moi des valeurs. Ce que je veux faire doit être accepté, sinon je ne veux pas le faire. »

Ainsi, la scène des enfants-juges d'Ulrike est sous-tendue par un conflit personnel à l'égard de son père n'ayant rien à voir avec le passé national. L'évocation du passé nazi ne constitue néanmoins pas pour Ulrike un simple subterfuge qui, revêtant la militance écologiste d'une dimension historique, consoli-

1. Les paroles que Ulrike fait dire à son père, au sujet des risques professionnels de son militantisme, sont vraisemblablement inspirées de celles qu'il doit avoir eues lorsqu'il la voyait « oublier » ses capacités de lire et d'écrire : il lui aurait demandé sur le même ton de reproche si cela valait vraiment la peine qu'elle s'obstinât à refuser d'apprendre et de travailler à l'école, accumulant ainsi les punitions et risquant à terme de compromettre son avenir professionnel.

derait la légitimité de son engagement à Greenpeace. Cette époque a véritablement un pouvoir de résonance sur son esprit. Ce n'est en effet pas par hasard que, pour montrer à ses parents qu'elle continuait de savoir lire, elle ait choisi pour passion livresque le III^e Reich, sujet de lecture pour le moins étonnant de la part d'une enfant de cet âge. La colère que lui inspirait cette époque puisait son énergie dans la colère d'avoir été forcée de déménager : elle s'identifiait à ces millions de personnes déportées ou déplacées loin de chez elles au cours de la guerre. La comparaison socialement illégitime de son déménagement avec les déportations de populations lui permettait d'éviter de prendre conscience que sa colère – passionnée – pour le III^e Reich était en réalité destinée à ses parents, du fait de lui avoir fait quitter son quartier d'origine ; cet écart incommensurable entre les deux réalités lui permettait d'autant mieux de s'abandonner à cette colère sans culpabiliser d'être « *injuste* » envers ses parents ². Elle rapprochait sans se l'avouer leur attitude de celle des contemporains du III^e Reich qui n'avaient rien tenté contre les déportations. Un indice notable de ce rapprochement est que, d'une part, elle établit un parallèle entre les contemporains du III^e Reich et ceux qui aujourd'hui ne font rien contre la dégradation de l'environnement (scène des enfants-juges, cf. 1^{er} extrait d'entretien), et que d'autre part elle présente son père comme justement peu enclin à défendre l'environnement (cf. précédent extrait).

Toutefois, cette stratégie d'autocensure n'est pas pleinement efficace : un

sentiment de culpabilité inconscient révèle son existence lorsqu'au sujet de la question de la Deuxième Guerre mondiale (cf. premier extrait), Ulrike se qualifie de « la pire [dans la famille] » au lieu de, par exemple, « la plus sensibilisée », expression qui aurait été plus appropriée et positive. Elle est fière de se penser pure et sans compromission. Mais dans le même temps, elle trahit par ce qualificatif un sentiment de culpabilité, celui de s'opposer à ses parents de façon excessive.

Le cas d'Ulrike montre finalement qu'un individu n'a pas besoin d'avoir des parents « compromis » avec le III^e Reich pour manifester à travers ce passé tout à la fois un ressentiment envers eux et un sentiment de culpabilité : ce passé ne sert que d'écran de projection pour des affects qui lui sont totalement personnels. De même ne peut-on invoquer une conduite parentale excessivement autoritaire : les parents d'Ulrike étaient plutôt libéraux en matière éducative ; Ulrike a entretenu avec eux une relation parents/enfant somme toute normale, avec ses inévitables points de frictions. Son sentiment de culpabilité n'a rien à voir avec le passé allemand ; il découle plutôt de son impression de s'opposer à ses parents sans raison valable, sinon le désir secret de ne pas leur laisser le dernier mot.

Tout cela conduit à réviser la première interprétation que, à la lumière de la théorie de Schneider, nous avons dans un premier temps proposée, et selon laquelle le souhait de Fabien de défendre l'environnement proviendrait d'une réaction par rapport à l'autoritarisme de son

2. Un indice de ce déplacement est le fait de rapporter sa passion pour le III^e Reich à l'époque de « *l'école primaire* », symbolique de son changement de quartier (cf. premier extrait d'entretien).

père, lui-même l'effet de ses expériences éprouvantes de guerre et de ses espoirs déçus. Fabien a certes des raisons de lui en vouloir, mais son attitude revêche, comme en témoigne son refus d'apprendre à lire, n'a fait qu'empirer la situation. Le fait qu'à d'autres moments il dit regretter que ses sœurs ne se soient pas rebellées contre ses parents, non seulement confirme l'existence de son désir d'opposition, mais met même en doute l'idée que ses parents aient été aussi indignes qu'il l'affirme. Sa rancœur n'a donc certainement pas pour seule origine ses parents ; lui-même sans s'en rendre compte y a contribué. D'ailleurs, l'expression « crocodile dans la couvée de poussins (ou de canards) », qu'il prononce à plusieurs reprises pour signifier sa souffrance d'enfant incompris et rejeté par ses parents, trahit de fait sa forte et même vorace agressivité envers eux : ce prédateur surpuissant ne ferait qu'une bouchée des paisibles volatiles ! Agresseur, Fabien veut pourtant se penser victime de ses parents. Cette image du crocodile au milieu de canards trahit un entremêlement du désir de s'opposer à ses parents avec le sentiment de culpabilité de nourrir un tel désir.

Ceci confirme une convergence d'attitude entre Fabien et Ulrike dont les types parentaux étaient pourtant opposés : d'un côté, des parents autoritaires et complices du III^e Reich ; de l'autre, des parents plutôt libéraux en matière d'éducation, et innocents de toute implication avec ce régime puisque enfants à l'époque. Ainsi donc, le sentiment de culpabilité que Gaudard ou Schneider imputaient à l'effet – direct ou indirect – de la mémoire collective se révèle chez ces militants écologistes être en fait la conséquence de leur attitude agressive, d'origine totalement personnelle et indé-

pendante du passé national. La scène des enfants-juges n'est pas l'expression d'un irrépressible besoin de tirer les leçons du passé, mais la manifestation, parmi d'autres, d'une conflictualité par rapport à la personne des parents. L'autonomie de cette scène par rapport au passé allemand se confirme d'ailleurs par le fait que deux autres militants, au moment où ils la prononcent, ne font absolument pas allusion à ce passé.

Pour comprendre le meilleur écho du mouvement écologiste en ex-RFA qu'en France, il est en vérité impératif de faire appel à la sociologie des organisations plutôt que de rechercher les facteurs psychologiques qui inciteraient un individu à militer pour la défense de l'environnement. En effet, un mouvement social, comme l'est le mouvement écologiste, ne peut surgir et se déployer sous le simple effet d'inquiétudes ou de mécontentements ressentis par des individus qui, aussi nombreux soient-ils, sont au début isolés et ne se connaissent pas les uns les autres. Pour prendre conscience de leurs inquiétudes communes, ils doivent procéder à un rapprochement les uns des autres ; c'est à ce travail de ralliement que contribuent précisément les organisations telles que les associations, les syndicats ou les partis : recueillir et fédérer à elles des inquiétudes, des plaintes ou des revendications au départ dispersées. Ce sont ces organisations qui sauront ainsi transformer un patchwork d'idées individuelles en un mouvement social armé d'un argumentaire unifié et percutant, rassembleur et mobilisateur.

Il est donc plus pertinent de raisonner sur un plan organisationnel qu'individuel pour saisir les facteurs du plus grand succès du mouvement écologiste en ex-RFA qu'en France. Le mouvement écolo-

giste ouest-allemand doit notamment sa force d'élan à un mouvement de la décennie 1970, inconnu en France : celui des Initiatives de citoyens (*Bürgerinitiativen*)³. Ces comités de citoyens étaient pourtant pour la plupart animés au départ par des intérêts particuliers – défendre son confort de vie – sans véritable préoccupation pour l'environnement, par conséquent bien éloignés d'un souci, en référence au passé nazi, d'auto-responsabilisation pour l'humanité. Ce n'est pas naïtre de parents allemands contemporains du III^e Reich qui conduit à être sensible à la question de la survie de la planète, mais le fait de vivre dans le contexte de la société ouest-allemande beaucoup plus travaillée qu'en France par les organisations écologistes. Ainsi, un Français vivant en RFA durant les décennies 1970 et 1980 avait plus de probabilité que dans son pays d'origine d'être sensibilisé à la question environnementaliste.

BIBLIOGRAPHIE

- ELIAS, N. 1992. *Studien über die Deutschen, Machtkämpfe und Habitusentwicklung im 19. und 20. Jahrhundert*, Francfort, Suhrkamp Taschenbuch Wissenschaft.
- GAUDARD, P.-Y. 1997. *Le fardeau de la mémoire*, Paris, Plon.
- JACQUIOT, P. 2001. *L'esprit écologiste – Comparaison historique, sociologique et psychologique des mouvements écologistes et de leurs militants en France et en Allemagne*, thèse de sociologie, Grenoble II.
- KELLY, P. 1983. *Um Hoffnung kämpfen*, Bornheim-Merten.
- LAPLANCHE, J. ; PONTALIS, J.B. 1998. « Projection », dans *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF.
- MITSCHERLICH, A. et M. 1972. *Le deuil impossible, les fondements du comportement collectif*, Paris, Payot.
- SCHNEIDER, M. 1981. *Den Kopf verkehrt aufgesetzt oder die melancholische Linke*, Darmstadt, Luchterhand.
- SCHNELLIN, G. 1988. « Le retour des idéologies. Réflexions sur les années 1960 en RFA » dans G. Dreyfus-Armand et L. Gervereau (sous la direction de), *Mai 68 : les mouvements étudiants en France et dans le monde*, BDIC, Nanterre.
- VAILLANT, J. 1988. « La portée du mouvement de contestation en RFA : échec, récupération, intégration, et popularisation de quelques-uns de ses thèmes », dans G. Dreyfus-Armand et L. Gervereau (sous la direction de), *Mai 68 : les mouvements étudiants en France et dans le monde*, BDIC, Nanterre.

RÉSUMÉ

Des psychanalystes, historiens, sociologues ont voulu voir en la mémoire ouest-allemande du nazisme un trauma collectif à l'origine de certains phénomènes sociaux. Dernier avatar : l'éco-

3. Nous avons écrit un article au sujet de ce différentiel entre l'ex-RFA et la France : « Comparaison des processus de formation et de diffusion du mouvement écologiste en RFA et en France », dans *Les Cahiers internationaux de sociologie*, vol. CXXIII, p. 217-244, 2007.

logisme. Afin de se différencier de leurs parents jugés irresponsables parce que passifs face aux exactions du régime nazi, nombre d'Ouest-Allemands auraient voulu défendre l'environnement, désormais symbole du respect de la vie de l'humanité : ainsi auraient-ils cherché à se déculpabiliser d'être attachés à ces parents. Pierre-Yves Gaudard appuie cette thèse à partir d'écrits biographiques d'auteurs relatant leurs rapports avec des parents ayant vécu adultes sous le III^e Reich. Cet anthropologue a cependant négligé de mener des entretiens biographiques qui, plus spontanés que des écrits, auraient mieux répondu aux exigences de la méthodologie psychanalytique. Ainsi, nos entretiens auprès de militants écologistes révèlent que des propos censés témoigner d'un sentiment de culpabilité renvoient en fait à un ressentiment envers les parents indépendant du passé national. Le succès rencontré par l'écologisme en RFA doit chercher ses causes, non pas dans un psychologisme collectif, mais à l'aide d'une sociologie des organisations.

MOTS-CLÉS

Mémoire du nazisme, engagement écologiste, sentiment de culpabilité, conflits intergénérationnels, organisations.

MEMORY OF NATIONAL SOCIALISM AND ECOLOGIST ENGAGEMENT IN WEST GERMANY**SUMMARY**

Some psychoanalysts, historians, sociologists maintain that the West German memory of National Socialism is at the origin of some social phenomena. For example : the strong ecologist movement in West Germany since the 1970's. The defence of environment should be a way for many West Germans to differentiate themselves from their parents who had done nothing against the Hitler regime. Thus they could stop feeling guilty about their child's love and identification with their parents. This anthropologist Pierre-Yves Gaudard's interpretation is based on studies of biographical novels, but not on interviews which, more spontaneous than writings, would have squared better with the psychoanalytical methodology. Our interviews with some ecologist militants reveal that their guilt feeling is wholly independent of the history of Germany. The success of the West German ecologist movement is due to organizations in the social-political context in the 1970's.

KEY WORDS

Memory of national socialism, ecologist engagement, guilt feeling, conflicts between generations, organizations.